

L'Action

Tombé dessus ! Escrasas lous ! (CYRANO)

DIRECTEUR :
JULES FOURNIER

LE NUMERO : CINQ SOUS
PAR AN : DEUX DOLLARS

MONTREAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone : Est 1678

M. le juge Leet et son protégé

Voilà maintenant six semaines que ce fameux mandat d'arrestation traîne au fond d'un tiroir : qu'attend le savant juge pour le faire exécuter ?

OUI OU NON, EXISTE-T-IL UNE JUSTICE POUR LES RICHES COMME POUR LES PAUVRES ?

Depuis notre dernier numéro, pas le moindre "développement", à notre connaissance, ne s'est produit dans l'affaire Forget.

Convaincu, sur son propre témoignage, d'avoir fourni au gouvernement un bilan frauduleux, le président de la Banque Internationale, malgré tous ses efforts, n'a pu fléchir encore ses accusateurs.

De leur côté, ceux-ci attendent toujours vainement que M. le juge Leet, enfin, se décide à faire exécuter le mandat d'arrestation, déjà tout signé, qu'il garde dans ses tiroirs à l'intention de M. Forget.

De part et d'autre, on dirait que le statu quo semble devoir se prolonger indéfiniment.

Voilà, en tout cas, six semaines bien comptées que cela dure.

Voilà six semaines que ce financier louche, reconnu coupable par le juge sur la preuve la plus écrasante, continue de circuler librement.

Voilà six semaines que M. Leet, après avoir admis lui-même qu'il y avait là matière à une poursuite criminelle, temporise et refuse d'agir.

En vain, depuis longtemps déjà, plusieurs journaux, déplorant justement cette étrange attitude de ce magistrat, ont-ils sommé M. Leet d'avoir enfin à prendre une détermination : M. Leet est resté sourd à tous les appels, il a continué, comme si de rien n'était, à protéger par son inaction le fraudeur dont il avait lui-même constaté la culpabilité.

Eh bien ! pour notre part, nous n'en reviendrons pas moins à la charge aujourd'hui.

Et s'il faut, pour nous faire entendre du savant juge, hausser le ton, nous n'hésiterons pas à le faire.

Usant de notre strict droit de critique, nous dirons à M. Leet que sa conduite à l'égard du financier Forget, quelque purs qu'en puissent être les motifs, constitue un scandale.

Elle constitue un scandale et nous ne sommes pas seuls à penser de la sorte. L'immense majorité des gens partage là-dessus notre sentiment. Même chez les naïfs (chaque jour, il est vrai, moins nombreux) qui croient encore à l'honnêteté du trop fameux "plunger", c'est à peine si M. Leet trouverait aujourd'hui quelques défenseurs.

Déjà l'on s'était fortement étonné lorsque, au début de l'affaire, ce magistrat, refusant d'appliquer au sieur Forget la règle commune et de l'envoyer simplement devant le juge d'instruction, avait cru devoir tout d'abord instruire lui-même la cause à fond avant de faire droit à la demande des accusateurs. Cette exception des tribunaux en faveur d'un millionnaire avait provoqué de toute part les commentaires les plus vifs.

Mais où l'affaire tourna véritablement au scandale, ce fut lorsque l'on apprit, dans le public, la décision finalement prise par M. Leet. Ayant trouvé dans son enquête la preuve écrasante de la culpabilité de l'accusé, il avait bien signé contre ce dernier un mandat d'arrestation, SEULEMENT IL REFUSAIT DE LE FAIRE EXECUTER. Et pourquoi ? Simplement pour donner à M. Forget une chance d'échapper à la cour d'assises en s'arrangeant à l'amiable avec ses accusateurs.

Voilà donc, encore une fois, où en sont les choses depuis six semaines : une accusation au criminel dont le juge lui-même, après enquête, reconnaît le bien-fondé, un mandat tout signé — et l'accusé toujours au large et bien tranquille, tantôt à la Chambre des Communes, tantôt à une démonstration politique, tantôt à un banquet chez Monseigneur Bruchési.

Nous le disons carrément à M. Leet : Il est temps que cela cesse !

Il n'y va de rien de moins que l'honneur de la Justice et de l'honneur de la magistrature.

Il y va surtout de l'honneur de M. Leet lui-même. Si l'honorable magistrat l'ignore par hasard, nous tenons à le lui dire : sa conduite dans l'affaire Forget depuis six semaines, la protection qu'il accorde publiquement à ce bandit, sont en train d'entamer sérieusement sa réputation.

Il faut entendre les réflexions du public là-dessus. Comme l'écrivait le "Soleil" la semaine dernière, l'apparente impunité dont bénéficie le sieur Forget est plus que toute autre chose de nature à discréditer notre magistrature.

En tramway, dans la rue, au restaurant, partout enfin, prêtez un peu l'oreille aux commentaires qui se font sur cette affaire. Tous reviennent à ceci, que les tribunaux sont aussi bienveillants pour les gros voleurs qu'ils sont sévères pour les petits voleurs, et qu'il n'y a pas de justice en notre pays pour les riches.

Nous ne demandons pas mieux de reconnaître, pour notre part, tout ce que de tels propos comportent d'excessif.

M. Leet pourtant voudra-t-il comprendre que plus ces propos sont injustes, plus il se doit à lui-même, comme à l'honneur de la magistrature, de n'y plus prêter flanc désormais ? Se rendra-t-il compte enfin que son attitude actuelle est de nature, quel qu'en soient les motifs, à provoquer les pires soupçons, à leur donner de la vraisemblance et de la portée ? Nous l'espérons.

Après l'enquête qu'il a conduite, M. Leet sait à quoi s'en tenir sur le sieur Forget. Il sait que ce bonhomme, de l'aveu de son gérant et de son propre aveu, a majoré de \$200,000, dans son dernier rapport à La Banque Internationale, l'actif de cette institution.

Il sait que c'est là un délit passible, aux termes de l'article 153 de la Loi des Banques, de cinq ans de pénitencier. Qu'il abandonne donc alors ce faiseur à son sort. Qu'il cesse de le protéger comme il l'a fait depuis six semaines... pourquoi, nous nous le demandons. Qu'il laisse au juge d'instruction d'abord, au jury ensuite, le soin de le traiter selon son mérite.

Ou bien, si décidément le coeur lui manque pour cette tâche pourtant bien simple, alors qu'il déchire franchement ce fameux mandat d'arrestation déjà tout signé, et qu'il le dise.

Tout ! tout vaut mieux pour lui et pour la magistrature, à l'heure qu'il est, que cette étrange situation d'un juge cachant au fond de ses tiroirs, pour faire plaisir à un voleur millionnaire, un document de cette sorte.

AU THEATRE

"Les Deux Orphelines"

Enfin ! Pour la première fois de notre vie, nous avons eu le bonheur d'entendre les *Deux Orphelines*. Quelles délices ! Ce fut certainement une des soirées les plus reposantes de notre longue, très longue carrière de critique théâtral ! Pas besoin, ici, de se faire du mauvais sang ; pas besoin, non plus, de prendre des poses de penseur pour scruter à l'aveugle la psychologie des hommes et la fatalité des événements, l'H MOIPA des tragiques grecs (1). Non, il n'y a rien à reprendre, rien qui prête à la discussion dans cette intrigue qui se déroule avec une certitude et une rondeur enfantines. Aussi bien, ce qui faisait l'empire de l'oeuvre de MM. Demery et Cormon sur la foule des spectateurs que nous voyions l'autre soir chez M. Gauvreau — dont un juge en vacance, un secrétaire du barreau, un ex-ministre, un ex-député, — ce n'est pas tant le dramatisme qu'elle comporte que l'initiative qu'elle laisse aux acteurs, grâce à sa forte coloration, de charger, à leur guise, le réalisme simplet, triste ou gai, des scènes dépeintes.

A vrai dire le grand mérite, le seul mérite de la pièce, c'est que les auteurs s'effacent complètement et s'en reposent, pour le succès de leur "cinq actes et huit tableaux", sur l'habileté des acteurs à incarner :

1° deux pauvres petites orphelines, Henriette et Louise, dont l'une par surcroît de malheur est aveugle ; 2° deux canailles de la pire espèce, la mère Frochard et son fils Jacques ; 3° un pauvre bon diable d'avorton, Pierre. C'est là toute la pièce. Pendant quatre actes et sept tableaux, les deux orphelines sont maltraitées par les deux canailles ; puis elles sont finalement sauvées par l'avorton. Ce sont donc bien des types quelconques, qui n'ont rien de caractéristique et que chacun peut exploiter à sa manière. Le sujet aurait pu être écrit, et pourrait être repris par n'importe quel autre auteur, et le point essentiel de l'affaire resterait dans l'exécution plus ou moins bien rendue des personnages-types. Aussi bien, quand même la pièce serait médiocre par le fond et par la forme — et c'est le fait d'être pour les *Deux Orphelines* de MM. Demery et Cormon — elle aura de grandes chances d'émerveiller les coeurs simples de Marie-Anne, de Mathurin et de Jean-Baptiste, nous dirons plus, elle pourra intéresser les esprits les moins frustes, s'il se trouve des artistes consciencieux pour s'appliquer à exprimer avec sincérité, avec vérité, la douleur et la colère impuissantes d'un pauvre rachitique, et la marche fragile, angoissante, d'une petite aveugle.

C'est ce que l'on a pu constater cette semaine, au National, devant le jeu intelligent, parce que si sobre, de Mme Demons et de M. Pelletier. Pour être franc, les bonnes mamans de la rue Visitation et de la

(1) Messieurs Rad et Val, excusez le grec.

pour lui faire fête. La Justice le laisse bien tranquille. Des Français qu'il a filoutés s'avisent-ils de lui faire un procès, c'est le juge qui leur fait en plein tribunal, en manière de hors-d'oeuvre, l'éloge de leur voleur. Se décident-ils à le citer devant les tribunaux criminels pour un acte prouvé à l'évidence et passible de cinq ans de pénitencier aux termes de la loi canadienne, c'est le juge encore qui, après avoir signé contre lui un mandat d'arrestation, refuse de faire exécuter cet ordre. Enfin, découragés des tribunaux, se tournent-ils vers les grandes institutions de finance du Canada français pour leur demander leur appui moral, — ils voient ces institutions se solidariser au contraire avec celui qui les a volés. Allez vous étonner après cela que l'épargne française perde confiance dans les Canadiens !

Les banques canadiennes-françaises perdent des déposants à cause de la mauvaise réputation de la Banque Internationale ? L'argent français désormais n'affluera plus beaucoup dans leurs coffres ?

Où vraiment ? Eh bien tant pis pour elles !

JULES FOURNIER.

rue Plessis ont dû être un peu désappointés de ne plus entendre les éclats de voix mélodramatiques d'autrefois ; mais avec plus d'amertume, peut-être, et plus intensément que les années passées, leur profil se dessinait dans la demi-obscurité de la salle et se penchait, comme pour soutenir la malheureuse petite Louise dans sa fuite éperdue. Quant aux esprits forts, ceux qui ne vont pas au théâtre pour pleurer, (parce que la vie réelle impose elle-même assez de larmes), mais pour observer, ce fut pour eux une agréable surprise. Ils ont surtout fort admiré les deux duels et le passage sur la scène d'un magnifique cheval rétif.

Il est vraiment intéressant de noter comme les auditoires populaires sont moins froids et surtout moins posés que les autres. Avec quelle sincérité ils applaudissent l'entrée de leurs acteurs favoris ! Il nous souvient encore, à ce propos, de la première représentation de l'année. A côté de nous, un tout petit jeune homme, au teint émacié, quelque commis de banque ou quelque rond-de-tour, tapait des mains à tout rompre lorsque apparurent successivement Mme Vhéry, MM. Scheler, Lombard, etc... et, comme quelques voisins incommodés de la chose manifestaient tout haut leur impatience, notre petit jeune homme, presque les larmes aux yeux, expliquait : "Il faut bien saluer les anciens !"

Un mot maintenant des acteurs (une fois n'est pas coutume). M. Scheler est de plus en plus infatué de lui-même. Puisque ce monsieur aime tant à poser, pourquoi ne descend-il pas de la scène pour monter sur les "hustings" ? Depuis plusieurs années qu'il est au pays, il doit maintenant connaître à fond nos questions politiques ; cela lui permettrait de plastronner tout à son aise, de logner la foule et de se faire admirer sans crainte de manquer à la correction qu'on est en droit d'exiger d'un acteur consciencieux.

Mme Vhéry est, physiquement, la personne la plus sympathique du monde, mais, grands dieux, quelle monotonie dans son jeu, quel ton endormant et endormant ! Changez cela, de grâce, changez cela, madame, ou je m'évanouis.

M. Chanut plaît surtout par son élégance et M. Filion par le souci qu'il met à étudier ses rôles... et ses "têtes".

De tous les artistes de M. Gauvreau, les plus intéressants à étudier sont certainement Mme Briant et M. Pelletier. Au début de la saison, ils passaient inaperçus et voici que, petit à petit, ils s'imposent à l'attention des habitués du National par la sincérité de leur jeu et par leur véritable talent dramatique. M. Pelletier s'est tout particulièrement signalé dans *L'Amour veille*, où il a rendu avec une émotion intense et très communicative le rôle d'Ernest, qui était un bijou de naïveté souffrante, minutieusement nuancée, presque malade. De même, son Pierre, dans *Les Deux Orphelines*, était une peinture des mieux réussies. Nous serions bien surpris si celui-là ne faisait pas son chemin.

Mme Briant, elle, s'est révélée excellente tragédienne surtout dans *La Loi de Pardon* — magnifique salade de bonnes choses et de faussetés — que, à notre grand regret, nous avons été empêché d'apprécier... Mme Briant, toute jeune encore, possède déjà une grande souplesse d'exécution, de la sorte que ce qui est une qualité rare, un jeu tout à fait personnel, tour à tour ingénu, énergique ou violent, selon les exigences du rôle, en tout cas toujours très fidèle et très réaliste, au bon sens du mot ; elle a du souffle.

Hugo de SAINT-VICTOR.

"L'Histoire du Canada", de F.-X. Garneau

On annonce l'apparition prochaine, à Paris, sous les auspices du comité France-Amérique, d'une nouvelle édition de *L'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, en deux forts volumes in-quarto, avec une introduction et des notes nombreuses de M. Hector Garneau. Préface de M. Gabriel Hanotaux.

L'édition est limitée. Pour vous assurer d'être les premiers servis, ne pas manquer de vous inscrire sans retard chez Déom, 47-Est rue Sainte-Catherine. Téléphone : Est 2551.

UNE SUPPLIQUE A L'"ACTION"

La Banque Internationale et les banques canadiennes-françaises

Nous avons reçu cette semaine une supplique nouveau genre.

Il s'agit d'une certaine banque canadienne-française qui voudrait bien que, pour l'amour d'elle et des autres banques canadiennes-françaises, nous cessions enfin notre campagne contre "ce pauvre Forget" (c'est l'expression dont on se servit).

Qui nous eût dit, naguère encore, qu'un jour viendrait jamais où l'on ferait sérieusement appel à notre bon coeur en faveur de "ce pauvre Forget", nous eût profondément étonné ; mais passons : ce n'est pas l'essentiel.

L'essentiel, c'est que les banques canadiennes-françaises, par le temps qui court, font, paraît-il, de bien mauvaises affaires, rapport (comme on dit à l'Académie Royale) à nos articles contre ledit Forget. Non seulement en effet la Banque Internationale a perdu par ce fait, depuis quelque six mois, un nombre immense de déposants, mais aussi les autres banques canadiennes-françaises en ont elles-mêmes souffert. On nous assure — est-ce seulement pour nous apitoyer sur notre Sheldon de la rue Notre-Dame ? — que les dépositaires de ces institutions, alarmés par ce que nous avons révélé sur la Banque de M. Forget, mettent dès aujourd'hui sur le même pied toutes les autres banques canadiennes-françaises (1) et vont confier leurs fonds aux maisons anglaises.

(1). N'oublions pas de noter ici que la Banque Internationale n'est d'ailleurs une institution canadienne-française que de nom. Presque tous ses employés à Montréal sont des Anglais, depuis le gérant jusqu'aux derniers commis. Il n'est pas jusqu'à la suc-

Si tel est le cas, nous le regrettons pour l'intelligence de nos compatriotes : car en vérité on prendrait-ils que la plupart des banques anglaises offrent plus de garanties que les nôtres (sauf, bien entendu, la Banque Internationale aussi longtemps qu'elle sera sous la direction d'un pistolet comme Rodolphe Forget) ? Le citoyen Travers, que nous sachiez, ne venait pas de Sainte-Malachie : ça ne l'a pas empêché de faire ce que vous savez. De même l'honorable monsieur Stewart, gérant de la Sovereign Bank. Il n'est pas dit qu'il ne se rencontrera jamais, dans les banques anglaises de Montréal, un Travers ni un Stewart. Il pourrait même s'en rencontrer plus tôt qu'on ne l'imagine. Ce jour-là, nous croyons connaître des Canadiens qui se trouveront bien attrapés pour avoir voulu croire à toute force que les Anglais détiennent nécessairement le monopole du succès honnête en finance.

Ceci dit, hâtons-nous d'ajouter que, quoi qu'il arrive aux banques canadiennes-françaises, et quelque peine que nous en puissions ressentir personnellement, il est peu d'épreuves qu'elles ne méritent, par le temps qui court, pour leur attitude, justement, dans cette affaire de la Banque Internationale. Cette attitude, un monsieur qui est quelque chose dans une banque canadienne-française, celle-là même qui voudrait bien, etc. (voir plus haut), nous l'exposait tout à l'heure comme vous allez voir.

Le cours de Saint-Roch-de-Québec qui ne soit dirigée par un Anglais. Mais enfin elle passe aux yeux du public pour une banque canadienne-française...

— Oui, nous disait-il, cette histoire de la Banque Internationale, c'est bien embêtant. Nous avons tenu un conciliabule, il y a quelques temps, entre banquiers canadiens-français, pour adopter une ligne de conduite à cet égard. Nous avions songé d'abord, pour nous protéger, à demander collectivement une enquête au gouvernement fédéral sur cette malheureuse affaire. Nous comptions de la sorte faire séparer au grand jour le bon grain d'avec l'ivraie et, dans tous les cas, nous dégagions notre solidarité. Mais... — Mais ?

— Il y avait des objections. Finalement nous avons cru qu'il valait mieux, somme toute, ne faire aucun bruit quelconque autour de ce scandale, et l'étouffer si possible. Vous voyez d'ailleurs que jusqu'ici nous n'y avons pas mal réussi. Les journaux de Montréal l'ignorent complètement : la *Presse*, la *Patrie*, le *Devoir*... Il n'y a que vous. Ne croyez-vous pas que dans l'intérêt des nôtres, vous, des patriotes... ?

Nous en savions assez pour tirer nos conclusions. Pour nous, des gens qui raisonnent de la sorte n'ont pas le droit de se plaindre si les dépositaires les fuient. Ils n'ont que ce qu'ils méritent.

Ils ont cru être habiles en faisant systématiquement le silence autour du scandale Forget : en réalité ils ont été de la dernière maladresse. Quoi qu'ils fassent, ils n'échapperont pas ce scandale, et le public, qui n'aura entendu de leur part aucune protestation contre la Banque Internationale, les confondra dans la même défiance avec cette dernière. Que dis-je, il les confondra ?

C'est déjà fait et nous en avons leur propre témoignage...

Mais ils ont été trop aveugles ! Ils n'ont pas vu que, si la stricte honnêteté leur demandait de rompre ouvertement toute solidarité avec cette fameuse institution, leur intérêt bien entendu l'exigeait non moins impérieusement. Ils ont préféré se faire au profit des voleurs.

Par là, et probablement sans s'en rendre compte, ils auront fait à leur pays, aux yeux de l'étranger, plus de mal peut-être que le sieur Forget par tous ses brigandages.

Sans doute les exploits de ce filou en France et en Belgique avaient déjà porté un rude coup à notre réputation.

Mais les Français et les Belges sont des gens intelligents : ils comprennent qu'il y a des voleurs partout et qu'on ne saurait raisonnablement condamner un peuple en bloc parce qu'il a produit une couple de fripons. Il leur suffit que ces hommes soient des exceptions dans leur pays et qu'aussitôt connus leurs mauvais coups, ils soient répudiés par leurs compatriotes. C'est ainsi qu'il finirent par nous pardonner Carbonneau. Dénoncé par la presse canadienne, traqué par la justice canadienne, Carbonneau ne représentait plus à leurs yeux qu'un flibustier quelconque. — Si le sieur Forget, après tout ce qu'il a fait là-bas, avait été pareillement traité dans son pays, les Européens bientôt ne nous tendraient pas plus compte de Forget que de Carbonneau. Mais voilà un homme qui, s'étant sauvé précipitamment de France pour échapper à la maréchaussée, trouve encore chez lui, à l'arrivée, des gens

Nouveaux extraits de "Nos amis les Canadiens"

La littérature canadienne

L'ELOQUENCE. — Mercier, Chapleau, sir Wilfrid Laurier, Henri Bourassa, l'abbé G.

Bourassa, le chanoine Gauthier

LA PRESSE ET LES SALONS. — Ce qui manque aux littérateurs canadiens

(Du nouveau livre de M. Arnould, pages 145 et suivantes.)

Il n'est pas rare de voir des gens se demander s'il est une littérature canadienne, et de rencontrer des Français, voire des Canadiens, qui doutent de son existence. Un peu plus, d'aucuns, parmi nos compatriotes, interrogeraient le Canada français :

— Mais qu'avez-vous donc fait depuis cent cinquante ans que nous vous avons abandonné ?

— J'ai vécu, vous répondrait-il ; et qui plus est, à force de lutter, j'ai vécu libre, et, entre temps, j'ai multiplié par trente-cinq ma mise d'enfants, qui de 60,000 sont devenus 2 millions. C'est quelque chose. Quant à la littérature, ce luxe de l'esprit, je n'y essaie de mon mieux, mais d'abord vous voudrez bien convenir que l'élite de 2 millions d'individus ne peut prétendre égaler celle de 40 millions. Et puis, croyez-vous donc que ce soit chose facile d'écrire en français, quand on vient trop tard, dans une France trop vieille, c'est-à-dire après vos trois siècles de chefs-d'œuvre ? Quoi que fassent mes écrivains, vos critiques sont toujours à clamer : "Pas mal, mais c'est du Malherbe, ou du J.-B. Rousseau !"

— Honnête, mais cela sent son Victor Hugo ! et ainsi de suite. Nous semblons toujours, en refaisant nos étapes à notre tour, avoir l'air d'imiter quelqu'un des vôtres. D'ailleurs, il n'en manque pas chez vous pour affiner que, venant à surgir dans votre littérature actuelle, le *Misanthrope*, les *Penitentes* de Pascal ou *Bérénice* émergeraient beaucoup moins qu'ils n'ont fait jadis. Et puis, mes enfants raffolent (ce n'est pas trop dire) de votre littérature, et alors, pour le public, quelle incessante comparaison dangereuse ! Et le moyen pour eux de briller à côté des Bourget, Bazin, Rod, des Sully-Prudhomme, Hérédia ou Rostand ? En dépit de toutes ces difficultés, nous ne désespérons point, et ceux d'entre nous qui, échappant aux *business*, disposent d'un peu de temps (ils ne sont pas nombreux), se livrent avec courage à l'œuvre littéraire.

Jetons-y donc un coup d'œil, un simple coup d'œil, il ne s'agit point encore d'un tableau méthodique et complet : à supposer que l'on en fût capable, il ne pourrait qu'être fastidieux en aussi peu de pages. J'aimerais mieux renvoyer au *Catalogue annoté de bibliographie canadienne*, qui a été publié naguère par une grande librairie de Montréal (1), ou mieux aux deux volumes de récentes *Etudes de littérature canadienne-française*, dus à M. Charles ab der Halden : nous pourrions discuter certains de ses jugements, mais il est le premier à avoir sérieusement fait du jour sur cette matière (2). L'on voudrait bien se contenter ici d'une simple flânerie sans prétention parmi les œuvres et les genres, menée par quelqu'un qui aime le Canada et qui, pour cela, ne veut point le surfaire. Il s'excuse d'avance des injustices qu'il pourra commettre par omission, étant loin des bibliothèques canadiennes et n'ayant réussi à trouver nulle part certaines œuvres capitales, même à la Bibliothèque nationale de Paris : c'est ce qui prouve, d'ailleurs, l'utilité de pareilles causeries, qui peuvent aider à vulgariser petit à petit en France les meilleurs ouvrages de nos frères d'outre-océan (3).

L'ELOQUENCE.

L'éloquence, qui s'est naturellement développée si tard en France, au moins chez les laïques, est le genre favori des Canadiens. Ce peuple jeune court partout où l'on parle ; il n'est arrivé de faire tout un hiver, à l'Université Laval de Montréal, une suite de cours sur les orateurs français, et de me voir soudain interrompu par les applaudissements, dans les citations de Bossuet ou de Mirabeau, et surtout de Berryer et de Montalembert : je me faisais l'illusion charmante d'enseigner devant une France de 1830.

Eux-mêmes, ils s'exercent très jeunes à la parole, dans les "Académies" de leurs collèges, malheureusement sur des lieux communs ou sur des sujets beaucoup trop vastes, par exemple : *La littérature canadienne existe-t-elle ?* ou bien : *Des avantages du langage*. Les orateurs adolescents qui soutiennent les uns l'affirmative, les

(1). Granger frères, Montréal, 1907 (2 fr. 50).

(2). Deux volumes parus en 1907, à Paris, chez F.-R. de Rudeval (aujourd'hui J. Lamarre et Cie), le premier couronné par l'Académie française, introduction de M. Louis Herbette (4 francs chacun).

(3). Nous pouvons indiquer l'office de librairie canadienne que nous avons pu faire créer chez M. J. Lévrier, à Poitiers (rue Gambetta, 27). Cet important libraire établi au cœur du Poitou dont sont originaires tant de nos cousins de là-bas, a déjà un dépôt d'un certain nombre de poètes canadiens, et il se charge du mouvement de va-et-vient des ouvrages canadiens pour la France et de lettres pour le Canada.

autres la négative, ne peuvent s'en tirer que par des déclamations. N'importe, ils parlent écoliers. Bientôt, étudiants, ils parleront dans leurs clubs, dans leurs banquets, où, à la mode anglaise, on prononce de vrais discours — sachant bien que, dans ce plein courant de démocratie où l'histoire les a jetés, partout, pour le suivre ou même le remonter, les meilleurs seront ceux qui parleront le mieux, et ainsi ils arrivent à l'âge d'homme, déjà préparés, du moins pour la parole, à la vie politique, à laquelle chacun aspire. Alors ceux qui deviennent ministres n'ont nulle peine, je l'ai constaté, à exalter en paroles sonores le sentiment national canadien.

N'oublions pas d'ailleurs qu'ils jouissent depuis 1867 du gouvernement parlementaire, qui a permis à plus d'un de leurs orateurs de se former et de briller. A cette première génération appartenait Mercier et Chapleau, qui ont laissé un éclatant souvenir : Mercier, qui fut premier ministre de la Province de Québec, était nommé le "Gambetta canadien." Voici l'opinion enthousiaste portée sur le second par un juge informé :

...Élégance de manières, distinction de ton et de geste, tenue toujours irréprochable, voix harmonieuse et puissance extrême d'improvisation et d'assimilation, tout était réuni en Chapleau pour en faire l'orateur le plus écouté et le plus choqué de la province de Québec (4).

Dans l'éloquence politique, la génération présente fait encore fort bonne figure.

Le Canadien-Français qui fut si longtemps le premier ministre de la Confédération, sir Wilfrid Laurier, a prononcé ses plus beaux discours, malheureusement en anglais, à Ottawa ou à Londres ; aussi les Anglais lui ont-ils décerné le surnom flatteur de *silver-tongued man* (l'homme à la langue d'argent). L'or, en fait de parole, semble bien désigner chez les Chrysostome la fougue et la hardiesse ; l'argent la haute sérénité, la clarté, la finesse soutenue et le charme : ces qualités d'*argyrostome* paraissent bien convenir à sir Wilfrid, comme on l'appelle familièrement là-bas, à l'anglais ; ce sont celles-là qui ont charmé les Parisiens qui purent l'entendre en 1897 ou en 1907. Ainsi, il nous exposait en 1897, avec cette loyauté fine, les divers sentiments qui partagent le cœur d'un Canadien-Français.

... Séparés de France, nous avons toujours suivi sa carrière avec un intérêt passionné, prenant notre part de ses gloires et de ses triomphes, de ses joies et de ses deuils, de ses deuils surtout. Hélas ! Jamais nous ne sûmes peut-être à quel point elle nous était chère que le jour où elle fut malheureuse. Oui, ce jour-là, si vous avez souffert, j'ose le dire, nous avons souffert autant que vous...

J'aime la France qui nous a donné la vie, j'aime l'Angleterre qui nous a donné la liberté, mais la première place dans mon cœur est pour le Canada, ma patrie, ma terre natale... Vous en conviendrez avec moi, le sentiment national d'un pays n'a de valeur que par l'orgueil qu'il sait inspirer à ses enfants. Eh bien ! nous l'avons, nous, Canadiens, cet orgueil de notre pays (5).

Le véritable orateur de l'opposition est M. Henri Bourassa, que j'ai été entendre plusieurs fois, avec d'autant plus de curiosité qu'il est perpétuellement désigné sous le nom de "tribun" : j'eus l'impression de me trouver, en France, en présence d'un professeur de droit qui s'animerait par instants. J'allais admirer un puissant orateur populaire, et je me laissai convaincre, sur certains points, par la précision et la sûreté des statistiques et des arguments historiques, ponctués de temps en temps par une phrase mordante ou par un noble mouvement. L'on m'a assuré, d'ailleurs, que, dans la réunion publique et contradictoire, il avait beaucoup plus de flamme. Néanmoins, je soupçonne cet heureux peuple de prendre pour un tribun tout orateur qui n'est point agenouillé devant les institutions existantes (6).

Henri Bourassa avait un frère prêtre, qui fut secrétaire de l'Université Laval de Montréal et trouva une mort précoce en 1905 : dans la société élégante de la grande ville, où il semait avec la plus rare distinction les entretiens élevés, les conseils de direction, les conférences littéraires et religieuses, il a laissé un vide qui n'est certainement pas comblé. L'on peut ressaisir quelque chose du prestige de M. l'abbé G. Bourassa à la lecture du volume de *Conférences et Discours*, qu'il a laissé une copie (7). Voici avec quelle franchise patriotique, qui est une tradition dans sa famille, il termi-

(4). *Catalogue annoté de bibliographie canadienne*, paru à Montréal et cité plus haut.

(5). Discours de sir Wilfrid Laurier au banquet organisé en son honneur par les amis français du Canada à Paris, le 2 août 1897. — L'éminent homme d'Etat a publié en 1908 ses discours en langue française : *Discours à l'étranger et au Canada*, à la Librairie Beauchemin de Montréal.

naît en 1893, un sermon prononcé à Notre-Dame de Montréal pour le vingt-cinquième anniversaire du départ des premiers zouaves pontificaux, du Canada :

... Tous, mes frères, vous êtes les soldats du Christ. Vous l'êtes par le sacrement qui fait le parfait chrétien. Vous l'êtes par votre sang français qui a salué la croix à Tolbiac, qui l'a vénéral à Reims, qui l'a promue et plantée sur toute : les plages du globe. Vous l'êtes par votre naissance à cette nationalité canadienne, préparée et fondée sous des auspices si étrangement providentiels qu'ils nous présagent et nous garantissent une vocation de peuple.

"Or, je vous le demande et je me le demande en ce moment, sommes-nous vraiment à ce triple titre, de fait comme de droit, les soldats chrétiens que nous devons être ? Et notre divin chef, pontife invisible de notre Sainte Eglise et roi immortel de nos âmes, s'il venait publiquement faire chez nous, en cette année de grâce dix-huit cent quatre-vingt-troisième, la revue générale de ses troupes, trouverait-il ses hommes dans l'état où il les veut ?... Et je crois pouvoir répondre au nom de vos loyales consciences, dont l'unison formera la conscience nationale : non !

"Et si je réponds ainsi, c'est au nom de tous ceux qui, autour de moi, ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un esprit droit et sain pour peser et mesurer toute chose en sa réalité, un cœur honnête et haut placé pour s'indigner ou pleurer ! Et je vais à cette heure, entre les braves gens qui, Dieu merci, sont légion parmi nous, plus d'une tête blanche et fière qui, au souvenir des jours plus purs et plus glorieux, se penche avec espoir sur sa tombe ouverte, parce qu'elle y voit un refuge assuré contre les ignominies de demain, présagées par les lâchetés et les turpitudes d'aujourd'hui !

"Mais non, mes frères, pardon, je m'égaré !

"Demain, au contraire, j'e n'ai la foi et vous l'avez avec moi — car la foi console et fortifie, — demain, ce sera le réveil, le retour, la réparation, et nous en saluons déjà de consolants symptômes.

"Demain, ce sera le progrès : non pas ce faux progrès, prôné par des niveleurs stupides et bruyants, pour qui, trop souvent, réformer est synonyme de soulever, de dégrader et de démolir, mais le vrai progrès, réalisé de jour en jour par l'accomplissement fidèle, et autant que possible parfait, des lois essentielles à toute vie sociale.

"Demain, nous l'espérons tous, Laval et Olier, Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys, Brébois et Marguerite d'Youville, et d'autres encore, s'il plaît à Dieu, monteront sur nos autels et recevront les hommages et les vœux de la patrie qu'ils ont fondée.

"Demain, mes frères, oh ! demain si nous le voulons tous, vous comme moi, moi comme vous, et par vous vos enfants et vos petits-enfants, demain, ce sera, sur cette généreuse terre d'Amérique, la réalisation permanente et quasi-officielle du vieux dicton historique : *Gesta Dei per Francos*. "Les œuvres de Dieu sont dans la main des Francs."

"Mais, pour arriver là, mes frères — et c'est là qu'il faut viser, — il nous faut le vouloir : le vouloir de tout notre esprit, de tout notre cœur et de toutes nos forces. Il nous faut revenir à tout prix et sans retard à ces pures et fortes traditions de justice, de simplicité et de droiture de nos pères. Il nous faut reprendre cette éducation de la famille chrétienne, sensée, austère et forte qui prépare des citoyens sages, intègres et dévoués, par des enfants respectueux, dociles, laborieux, chastes et polis. Il nous faut renoncer en masse à ces deux fléaux du luxe et de l'intempérance, maladies aiguës qui menacent de se faire héréditaires si nous n'y appliquons un spécifique énergique. Il nous faut abjurer ce culte formaliste et routinier, fait d'habitudes inconsistantes et d'influences ambiantes, c'est-à-dire d'inertie, lors même qu'il n'est point de calcul intéressé ou de simple parade (8).

"Et il nous faut, en revanche, embrasser cette religion du Christ, l'adoration de son Père en esprit et en vérité, faite de convictions profondes et fermes, de pratiques simples et sensées, de vertus solides et vivantes, qui établissent, maintiennent et accroissent l'âme dans la vie parfaite. Il nous faut, en un mot, devenir tous de vrais soldats, des zouaves de Jésus-Christ, marchant allègrement au pas militaire, les yeux fixés sur le drapeau, le cœur fixé au ciel !..."

Encore qu'il soit plus malaisé de parler des vivants, il nous faut bien dire que les Canadiens-Français saluent comme un de leurs orateurs religieux du plus grand avenir le jeune curé de la cathédrale de Montréal.

(6). Nous retraçons dans l'étude suivante l'important rôle politique de M. Henri Bourassa, l'un des vainqueurs, en réalité, des élections de 1913.

réal, M. le chanoine Gauthier, qui sait éclairer, d'une parole sobre et impeccable, les esprits avides de vérité, dans de grands discours savamment préparés, et encore mieux dans ses trop courtes homélies dominicales (9).

Malgré le réel succès de la parole de M. Gauthier, il est un orateur qui attire une foule plus compacte encore : c'est le prédicateur de France que les Sulpiciens font venir, à chaque Carême, dans leur église de Notre-Dame, en général un Dominicain, dont les beaux gestes dans la robe blanche, la diction sonore, les développements imagés donnent aux 4,000 Canadiens pressés chaque dimanche en la vaste église le genre de nourriture qui exactement leur agré.

4. LA PRESSE ET LES SALONS

Mais je vous entends : Dites-nous donc enfin, pour achever, le rôle littéraire de la presse et des salons, ces deux éléments si importants de tout développement littéraire national, et dont l'un, à vrai dire, tend dans nos sociétés modernes à supplanter l'autre.

Il faut dire la vérité, quitte à s'attirer d'implacables inimitiés : la presse est un des principaux obstacles au progrès intellectuel du Canada, les plus grands journaux étant, dans leurs seize à trente-deux pages, des paquets d'annonces, qui coupent les dépêches, voire les articles de fond. Parmi ceux-ci il en est qui sont bien rédigés et intéressants, mais ils se trouvent irrémédiablement noyés dans un tel fatras tout américain que de pareilles feuilles n'inspirent que du dégoût ; nous avons vu d'intelligents Canadiens eux-mêmes renoncer à les lire, ou plutôt à entreprendre la chasse du peu qui y est lisible, et préférer se tenir au courant par des journaux français de France ou même des Etats-Unis. Presque seules, les feuilles hebdomadaires s'occupent sérieusement, sincèrement d'idées et sans contradiction d'une page à l'autre, tels — quel que jugement que l'on porte sur leurs opinions, — le *Nationaliste* et le *Devoir* à Montréal, la *Vérité* et l'*Action sociale* à Québec ; et je ne voudrais pas faire de peine aux autres, mais les deux journalistes les plus intéressants et les plus habiles, et presque les seuls lisibles pour un Français, me paraissent être MM. Olivar Asselin et Omer Héroux (10).

Ajoutons-y les revues, entre autres le *Journal de Française*, dirigé par Françoise (Mlle Robertine Barry), jusqu'à sa mort, et la *Revue canadienne*, fondée en 1864, acquise depuis peu d'années par l'Université Laval de Montréal, et où brillent, chaque mois, les chroniques, d'un métal si ferme, de M. Chapais.

Quand aux salons, il en existe, je veux dire que l'on adore "causer" au Canada, et causer de littérature ; malheureusement, beaucoup sont des salons anglais, et à vrai dire, l'on parle surtout anglais dans les clubs anglo-français ouvertement développés par "l'entente cordiale" ; on compte quelques salons français, et pleins de charme, mais ils sont surtout fréquentés par des Français de France et par des Canadiennes ; les Canadiens y viennent peu, et une vraie et heureuse influence ne se produira de ce côté que le jour où des maîtresses de maison, capables de tenir ce noble rôle, comprendront qu'elles ont auprès de leurs compatriotes à remplir une vraie mission et qu'elles détiennent en leurs mains une partie de l'avenir de leur littérature nationale.

Vous êtes persuadés, je pense, à présent, que les lettres canadiennes existent et sont capables de nous faire passer bien des heures agréables. Et vous me demandez : — Que concluez-vous, et croyez-vous en l'avenir du Canada littéraire ? — Oui, à une condition, c'est que le Canada travaille. Notre devoir d'ami est de lui dire, sans en prendre aucun orgueil, qu'il est, intellectuellement parlant, beaucoup moins laborieux que la France : avec son charmant et cordial caractère, je gagerais qu'il a pris à la lettre le terme si radicalement faux de "littérature facile", et il a toujours l'air de se figurer que c'est par un heureux hasard que les alouettes littéraires tombent toutes rôties sur les tables de nos écrivains : applaudit-il *Cyrano de Bergerac*, le *Duel*, l'*Affaire des*

(7). Montréal, Librairie Beauchemin, 1899.

(8). Sur la religion canadienne nous n'avons pas dit autre chose à la fin de l'étude précédente.

(9). C'est lui que tous les Canadiens-Français attendaient et désiraient comme archevêque d'Ottawa en 1909, lorsque subitement fut nommé un presque homonyme, Mgr Gautier, un Irlandais. Voir la dernière étude, No VII, de ce volume.

(10). Du premier on verra le portrait moral et le rôle politique dans l'étude suivante.

poisons ou le *Blé qui lève*, il s'imagine sans doute que de telles choses se trouvent, comme cela, toutes seules, rien qu'à se promener sur les bords de l'Adour, de la Seine ou... du Saint-Laurent ; il semble toujours étonné quand il assiste de près au travail fourni par les Français qu'il appelle chez lui, et il ne se doute guère du labeur effrayant qu'il s'impose même à ceux qui désirent produire des choses charmantes : la beauté littéraire ne veut pour chevaliers que des vaillants, des infatigables, qui ne craignent point d'aller à l'extrémité de leurs forces pour affronter pour elle tous les labeurs : labeur sur notre riche, variée et complexe langue française, afin de la posséder, à quoi contribue grandement l'éminente *Société du Parler français* à Québec ; labeur sur les idées pour arriver à les distinguer avec soin et aisance les unes des autres et en fuir la confusion ; labeur quotidien sur les grands maîtres, classiques ou modernes, peu importe, pour en faire jaillir, sans les imiter, sa personnalité propre ; attentive comparaison des diverses productions de l'art pour les classer et les mettre chacune à son rang, et acquérir ainsi le goût ou l'esprit critique (nous ne disons pas hypercritique) qui fait si fort défaut là-bas ; labeur sur l'histoire, qui renouvelle tout aujourd'hui et qui est très loin d'occuper au Canada la place qu'elle a partout ailleurs ; et par elle, et par les sciences, et par l'étude approfondie des textes, acquisition de l'indispensable qualité des peuples modernes, à savoir la précision aiguë qui combat les jugements superficiels dans tous les domaines, dans l'instruction secondaire, dans l'enseignement supérieur, dans la presse et même dans les salons ; et alors, si la Providence le permet, cette jeune nation si bien dotée par Dieu fera fructifier ses talents, et, se laissant gagner par la noble fièvre du grand atelier intellectuel français, cette minorité canadienne-française, de plus en plus inondée, hélas ! par les vagabonds de population anglo-saxonne, régnera, par l'esprit du moins, sur l'Amérique du Nord, comme par l'esprit la France régna sur le monde.

LOUIS ARNOULD.



Mon ami Sosthène

J'ai découvert comment il se fait que mon ami Sosthène est malheureux en ménage. Oh ! je ne veux pas insinuer que madame Sosthène ait jamais... Non. Seulement, elle est toujours de mauvaise humeur, la maison est mal tenue, les choses en désordre, la poussière doucement apparente. Enfin, c'est un lieu où l'on ne saurait vivre heureux. Il y a quelque temps, je donnais à Sosthène le conseil de s'acheter des meubles et des tapis neufs. — Avec une maison mieux montée, lui dis-je, ta femme prendra plus de goût à son intérieur. — Il m'écouta, et maintenant qu'il a laissé Valiquette lui monter sa maison, nous ne sauriez trouver d'intérieur plus coquet et plus gai. Valiquette se tient toujours à votre disposition : 477-Est rue Sainte-Catherine ; téléphone : Est, 4182.

Dans les affaires d'immeubles

L'intermédiaire est devenu indispensable en toutes choses et le temps n'est plus où le consommateur faisait directement affaires avec le producteur. Si vous voulez acheter ou vendre, il vous faut aujourd'hui, forcément, vous adresser à un intermédiaire. La seule question est de savoir trouver celui de tous qui peut le mieux favoriser vos intérêts. Dans les affaires d'immeubles, en particulier, J.-B.-D. Légaré s'est fait une réputation exceptionnelle. Tous ceux qui ont eu à traiter avec lui ont gardé le meilleur souvenir de son habileté et de son dévouement. J.-B.-D. Légaré à ses bureaux 11 rue Saint-Jacques ; téléphone : Main 6629.

Hélas ! soupira Berthe

Hélas ! soupira Berthe en relevant la jolie tête blonde qu'elle avait posée sur l'épaule de Téléphore, nous ne sommes plus aux temps de la chevalerie, à cette époque où, pour mériter la main de la belle plir quelque exploit héroïque qui le couvrirait de gloire. Alors la bravoure comptait avant tout et le chevalier qui revenait de pays lointains après avoir occis mille Sarrazins était certain de voir toutes les lèvres se tendre vers les siennes. O Téléphore, que ne faites-vous quelque chose d'héroïque ? — Ma chère Berthe, je vais vous dire : chacun fait ce qu'il peut. J'irai bien, si cela se pouvait, me battre pour vous faire plaisir contre ces damnés Turcs dans la présente guerre des Balkans. Mais occire les gens, comme vous dites, ô bien-aimée, n'est pas en mon pouvoir que dans mes goûts. — Alors c'est que vous ne m'aimez pas ! s'écria Berthe, éclatant en sanglots. — Comment, je ne vous aime pas !... Mais n'est-ce pas pour vous que je travaille jour et nuit à m'enrichir ? N'est-ce pas pour vous que je me suis jeté tête perdue dans les affaires ? N'est-ce pas pour vous que j'ai acheté à Strathmore ces terrains incompréhensibles qu'dici peu de temps auront décuplé de prix ?... Quand nous les revendrons dans quelques mois, nous aurons fait d'immenses profits, grâce auxquels je pourrai, ô Berthe adorée, vous payer toutes les toilettes, même les plus chères, tous les caprices, même les plus extravagants. Osez dire après cela que je ne vous aime pas ! — George Marcel et Cie, 180 rue Saint-Jacques ; téléphone : Main 3791.



D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux ? — S'adresser rue Saint-Denis, 323. Téléphone : Est 1678.

Quatre trains express par jour
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffet, salon et bibliothèque aux trains du jour ; wagons-lits "Pullman" éclairés à l'électricité aux trains de nuit.

Seule double voie ferrée.
L'INTERNATIONAL LIMITED
Le convoi le plus beau et le plus rapide du Canada. Part de Montréal, à 9.00 a.m., tous les jours pour Toronto et l'Ouest.

Plus haute classe d'équipement.
Bureaux des Billets en Ville : 122 rue St Jacques. Tél. Main 6905 ; ou gare Bonaventure.

Tel. Bell : Main 3330
LA CIE GAREAU - SAURIOL
FABRICANTS DE
Livres Perpétuels et Feuilles Mobiles
Livres de Reçus pour Comptables
Papeterie en général Articles de Bureau
26, NOTRE-DAME (EST)
MONTREAL

L'ACTION est publiée par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal. Adresse pour la police : rue Saint-Denis, 323.

PHOENIX AUTOMOBILE & TRUCK CO., Ltd.

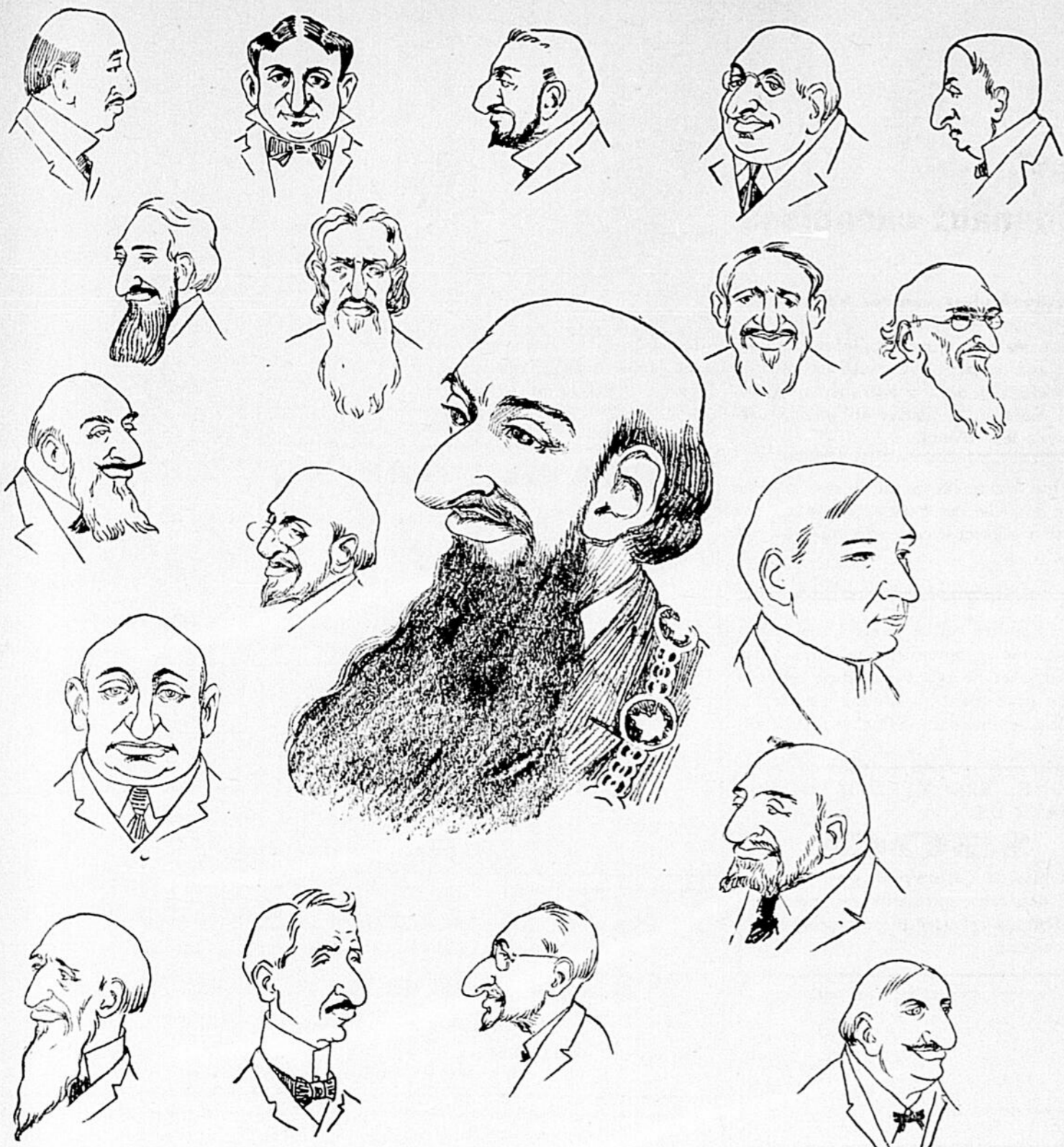
Avant de donner au public qu'en vertu de la première partie du chapitre 79 des Statuts révisés du Canada, 1906, désigné "Loi des compagnies", il a été délivré, sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes en date du 14e jour de novembre 1912, constituant en corporation Joseph George Charrier, manufacturier, Stanislas Bordeleau et Alexandre Bordeleau, épiciers, Napoléon de Grandmont, contremaître, et Emile Albert Brodeur, voyageur de commerce, tous de la cité de Montréal, dans la province de Québec, pour les fins suivantes : (a) Manufacturier, en tout ou en partie, préparer, entreprendre, vendre, louer, acheter, vendre, louer, exécuter, le commerce d'automobiles, cycles, bicyclettes, tricyles, moteurs, machines, voitures, bateaux, moyens de transport, et machinerie de tous genres, et de tous matériaux et articles utiles dans leur construction ou utilisation ; (b) Manufacturier, acheter, louer ou autrement acquérir toutes patentes, brevets d'invention, licences, concessions et chose de même nature conférant un droit exclusif ou limité d'utiliser une invention qui sera jugée capable d'être utilisée pour aucune des fins de la compagnie, et utiliser, exercer, louer, vendre ou accorder des licences à leur sujet, ou autrement faire valoir la propriété ou droits ainsi acquis ; (c) Transporter ou vendre ou conclure des arrangements pour le transport ou le voyage de personnes, animaux ou effets dans ou entre tout endroit ou endroits, port ou ports, ou sur toutes rivières, canaux ou cours d'eau au moyen de véhicules, voitures, ou vaisseaux, manufacturés, possédés ou loués par ou sous le contrôle de la compagnie ; (d) Acquérir et entreprendre la totalité ou une partie des affaires, propriétés, droits et engagements de toute personne ou compagnie engagée dans une industrie qui la présente compagnie est autorisée à entreprendre, ou en possession de propriété ou de droits de toutes sortes propres aux fins de la présente compagnie, et émettre en paiement de toute telle propriété des actions acquittées et non cotées ; (e) Conclure des conventions au sujet du partage des profits, la fusion des intérêts, la coopération des risques communs, les concessions réciproques ou la fusion avec toute personne ou compagnie exerçant ou engagée, ou se proposant d'exercer ou d'entreprendre une industrie ou transaction que la présente compagnie est autorisée à exercer ou entreprendre, ou toute industrie ou transaction capable d'être conduite de façon à profiter directement ou indirectement à la présente compagnie ; et prêter des fonds, garantir les contrats ou autrement aider à promouvoir et devenir actionnaire dans toute autre compagnie subsidiaire, affiliée ou autre engagée dans une industrie semblable en tout ou en partie à celle de la présente compagnie ; (f) Détenir, acheter ou autrement acquérir, vendre, céder, transférer ou autrement disposer des parts de capital-actions, obligations, débentures ou autres preuves dont les objets sont en tout ou partie semblables à ceux de la présente compagnie, et de dettes créées par toutes autres compagnies tant qu'elles les détiendra, exercer tous les droits et privilèges de propriété, y compris le droit de voter en vertu de ces valeurs nonobstant les dispositions de l'article 44 de la dite loi ; (g) Conclure des arrangements pour fournir les services de la compagnie et pour l'acquisition des droits de toute compagnie ou personne engagée à fournir de l'ouvrage ou des matériaux, et payer pour ces services ou droits au moyen d'actions acquittées et non cotées de la compagnie ; rémunérer toute personne ou personnes pour services rendus ou à rendre à la compagnie par l'émission d'actions acquittées, en tout ou en partie ; (h) Manufacturer et produire, au moyen de l'électricité ou autrement, la lumière, la chaleur et la force, et entretenir, mettre en service et utiliser tout outillage et la machinerie nécessaires à cet effet, le tout pour servir en rapport avec l'exercice des pouvoirs de la compagnie ; (i) Distribuer toute partie de la propriété de la compagnie, en espèces, entre ses membres ; (j) Se fusionner ou entreprendre, comme industrie active ou autrement, toute autre compagnie ou industrie dont les objets sont en tout ou en partie semblables à ceux de la présente compagnie ; (k) Faire tous les actes et actes et choses pour lesquelles la compagnie est constituée ; (l) Faire tout ce qui précède en qualité de principaux, d'agents ou à commission. La compagnie exercera son industrie par tout le Canada et ailleurs, sous le nom de "The Phoenix Automobile & Truck Company, Limited", avec un capital-actions de cinquante mille dollars, divisés en 5,000 actions de dix dollars chacune, et le principal lieu d'affaires de la dite compagnie sera en la ville de Montréal-Est, dans la province de Québec.

Daté du bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 15e jour de novembre 1912.

THOMAS MULVEY,
Sous-Secrétaire d'Etat.

La Compagnie
MARCHAND FRERES, LIMITEE.
Imprimeurs.
56, Rue Amherst, Montréal.
Tél. Bell : Est 3396.

Ce que sera le Conseil-de-Ville de Montréal en 1950.



(Extrait de *Montréal Juif*, par CHARLEBOIS. — En vente partout, à 25 cents l'exemplaire).

LES REITRES

CHANSON BARBARE

Sonnez, clairs.
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles;
L'ennemi vient, nous le batrons;
Les dévotés sont des cavales
Qui s'envolent quand nous soufflons;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairs!
On entendra siffler les balles;
Sur les villes nous forgerons
Des victoires impériales,
Personne n'a eu nos talons;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairs,
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles;
Sitôt qu'en guerre nous entrons,
Les rois ennemis font leurs malles,
Et commandent leurs postillons;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairs!
On entendra siffler les balles;
Sur les villes nous tomberons;
Toutes femmes nous sont égales,
Que leurs cheveux soient bruns ou blonds;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairs,
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles;
Du vin! Du faro! Nous boirons!
Dieu, pour nos bandes triomphales
Fit les vignes et les houblons;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons!

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairs!
On entendra siffler les balles;
Quelquefois, ivres, nous irons
A travers poudres et rafales,
En zigzag, point à reculons.
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales!

Sonnez, clairs,
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles;
Nous pillons, mais nous conquérons;
La guerre a parfois les mains sales,
Mais la victoire a les bras longs;
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons!

Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons!
Nous jouerons aux dés sur les dalles;
Rois, nous sommes les aquilons;

Promenade à Florence

(De la *Revue Critique*)

Ruskin a décrit les "matins de Florence" clairs et gais dans les églises et les cloîtres florentins; mais pour qui suivit Maurras dans cette inoubliable méditation nocturne de San Maniaco, — une des pages sublimes que la nouvelle édition d'*Anthème* nous remet en main — les nuits de Florence ont aussi leur prix.

Quand on débouche de la via Calzaioli, très fréquentée encore la nuit, la vaste place de la Seigneurie semble déserte. Quand la façade fauve du Palais-Vieux émerge à demi dans la lumière crue du gaz, au pied de la fontaine de Jean de Bologne et du *David* de Michel-Ange, le spectacle est incomparable. Voici, à deux pas, la "Loggia dei Lanzi", dont le portique ouvert, adossé aux Offices, nous transporte en Grèce, avec cette suite de chefs-d'œuvre exposés en plein air: l'*Enlèvement des Sabines* de Jean de Bologne, le *Persée* de Donatello et la *Judith* de Cellini...

Sur cette place si émouvante dans sa nudité antique, j'aime à me figurer, ce soir de 1912, un Stendhal de 1816, au collier de barbe abondant, assis à la terrasse d'un café et écrivant au jour le jour *Rome, Naples et Florence*. Que je me berce au moins de ces notes vieilles d'un siècle!

"Ce soir, assis sur une chaise de paille, en avant du café, au milieu de la grande place et vis-à-vis du Palazzo Vecchio, la foule et le froid (2), fort peu considérables l'un et l'autre, ne m'empêchent point de voir tout ce qui s'était passé sur cette place. C'est là que vingt fois Florence essaya d'être libre, et que le sang coula pour une constitution impossible à faire marcher. Insensiblement, la lune qui se levait est venue marquer sur cette place si propre la grande ombre du Palazzo Vecchio et donner le charme du mystère aux colonnades de la galerie par-dessous lesquelles on aperçoit les maisons éclairées au delà de l'Arno!"

Notez ce ton ému chez Stendhal: il est rare qu'il crie ainsi son admiration; et encore, un trait lui suffit-il. Le genre passionné le choque: il hait le romantisme à la Chateaubriand. S'il est venu à Florence, à l'en croire, c'est uniquement pour courir au théâtre du "Cocomero" et entendre le *Barbier* de Rossini. Au reste, tout lui est odieux, au souvenir de sa chère Milan: la *prima donna* ne vaut rien, paraît-il; voilà Florence tombée au rang d'"une ville de France de troisième ordre", et les Florentins "incapables de passion". Tant pis pour Florence. Mais l'avouerai-je, que j'aime en-

2. On était en janvier. *Rome, Naples et Florence*, p. 210.

Vos couronnes sont nos vassales;
Et nous rions quand nous mourrons.
On entendra siffler les balles;
Sonnez, clairs,
Sonnez, cymbales!

VICTOR HUGO.

La Légende des Siècles.

ne doué de l'apreté d'un saint mise au service d'une cause humaine. On visite sa cellule étroite, qui contient un lambeau de sa robe, au couvent de Saint-Marc (et une inscription nous apprend qu'il fut emmené, pour être conduit en prison, le 8 avril 1498); au Palais-Vieux, dans le mur de la Tour, j'ai pénétré dans cette prison plus étroite que les cachots du Palais Ducal à Venise. Et sur la place de la Seigneurie, une plaque de bronze marque la place où fut brûlé, le 23 mai 1498, qui fu bruciato, etc.

Sans doute, son orgueil de moine révolté n'eût pas été fâché de jouer le rôle que devait prendre un Luther et un Calvin. Il aimait Florence, et pour la rendre libre, il proclama la république avec Jésus-Christ pour roi. Aberration singulière pour un politique... Mais Fra Angelico, qui peignit divinement les chambres de Saint-Marc, était son ami; Michel-Ange le connut et souffrit de sa mort. Et sur le bûcher, devant le peuple qui l'insultait, il répétait, songeant à l'ingratitude humaine: "Florence! Florence!" Que de raisons pour que la terre lui soit légère!

Comment cette figure austère et jaunie, où ne brille pas une flamme d'humanité, telle qu'elle apparaît dans le portrait de Fra Bartholomeo, me poursuit-elle? Je ne sais. Mais levant les yeux, ému, pour reconnaître le nom d'une ruelle obscure, j'y lis avec un frisson le titre du poème de Dante: *Via dell' Inferno!* S'il est une heure à Florence pour rêver de la *Divine Comédie*, c'est bien en face de ce portrait de Savonarole, quand la lune émerge d'un créneau du Palais-Vieux!...

CHARLES BENOIT.

Le Canadien, être mal dégrossi

(Du livre de M. Arnould, *Nos Amis les Canadiens*.)

L'un d'eux (un professeur de Laval) a eu quelque peine à leur faire accepter de parcourir, en ce peu de temps, une matière trop mince à leur gré, les cinq volumes de la "Légende des siècles"; sa revanche fut d'entendre les plus intelligents de ses auditeurs loyalement lui déclarer, après avoir assisté au commentaire historique, philosophique et littéraire des plus belles pages: "Nous avions bien lu ces pièces, mais nous n'y avions jamais autant réfléchi." Du côté de la précision, le Canada est donc aux antipodes de la France contemporaine, et il est certain qu'il y a présentement un excès des deux parts: chez nous, au moins dans les sphères de l'enseignement officiel, pendant un an, nous expliquons quelques lignes ou bien nous exposons l'histoire de deux ou trois années seulement, nous pâlissons sur la recherche des "sources" d'un écrivain et nous préparons son édition, fêrus que nous sommes avant tout, de faits et encore plus de textes, et, depuis la mort de Brunetière, victimes, tout comme vers 1880, de l'invasion périodique de l'esprit allemand. Le Canada, lui, aime l'idée, mais n'entrant point dans son détail et ne s'occupant pas, pour ainsi dire, de l'évolution historique, qui a renouvelé toutes les sciences, il ne jure, tout comme nous, de 1830 à 1860, que par le talent et par l'idée générale. Nous avons tout compliqué, nos cousins de là-bas simplifient encore tout à outrance: en ce vingtième siècle commençant nous avons notoirement besoin d'idées générales, eux d'histoire et de philologie.

Leur jugement, qui manque d'extension, pêche aussi du côté de la force parce qu'ils n'ont pas encore assez d'esprit critique. Très impressionnables, et artistes par là, ils se laissent séduire aux apparences, et c'est un des leurs, M. F.-G. Marchand, qui tenta de les guérir de ce défaut mignon, par une célèbre nouvelle intitulée: "les Faux-Brillants." Aussi a-t-on pu le tromper souvent sur la valeur des hommes, et on les trompera sûrement encore, mais moins fréquemment, car l'expérience commence à leur apprendre à se défier.

Le dogmatisme de leur formation religieuse les a un peu habitués, comme il arrive, à juger également des choses humaines d'après la méthode d'autorité, et ils ne réaliseront de sérieux progrès intellectuels que le jour où, sans rien abandonner de leur foi (ces choses étant parfaitement conciliables), l'éducation de leur esprit se fera plus personnelle. J'ai assisté durant des mois à une vive discussion qui s'était émue à propos de l'article d'une Française qui avait séjourné au Canada: l'on était très monté contre elle, au point d'en arriver, à son égard, aux aménités personnelles. Des Français, pris à témoins, demandèrent naïvement à voir l'article: personne ne le possédait, et la plupart des discuteurs ne l'avaient jamais lu...

Avec une faible vision des nuances et aussi peu de besoin de se rendre compte des choses par soi-même, l'on comprend que la plupart des Canadiens n'aient guère le goût du travail intellectuel. Beaucoup laissent tomber ainsi leurs dons naturels, leurs "talents", comme ils disent, en parlant de leurs heureuses dispositions innées, sans les pousser ou très rarement jusqu'au talent, à notre beau sens français.

Sur la porte vermoulue de l'église Santa Trinita se dresse un moine environné de flammes: est-ce un vain jeu d'esprit, si j'y vois, ce soir, Jérôme Savonarole sur son bûcher? Malgré ses erreurs, j'aime ce moi-

Un bon conseil

Les lecteurs de *L'Action*, qui ne sont pas ceux de la *Presse*, ne manqueront sans doute pas de profiter du conseil que nous allons leur donner aujourd'hui, — gratuitement. Veulent-ils offrir à leurs enfants, comme étrennes, le plus beau cadeau du monde au prix le plus modique, ils n'ont qu'à se procurer l'un des deux albums suivants, abso-

lument incomparables à tous égards:

- 1° L'ALBUM DES BELLES IMAGES (5,000 dessins inédits, dont 2,500 en couleurs);
 - 2° L'ALBUM DE LA JEUNESSE ILLUSTRÉE (600 pages, 5,000 dessins). En vente chacun au prix dérisoire de \$1.
- LIBRAIRIE C. DEOM,
rue Sainte-Catherine, 47-Est.
Téléphone: Est 2551.

AVIS AUX FUMEURS ET A LEURS AMIS

Pour tabacs de premier choix, pipes, cigares importés et articles de fantaisie pour fumeurs, ne pas oublier la maison

MAILLOUX & FRERES

252, RUE SAINT-DENIS, 252

Téléphone: Est 273.

MONTHAL

Avis important aux hommes d'affaires

BOUILLON, le propriétaire du fameux restaurant, vient d'agrandir son comptoir de lunch de façon à pouvoir désormais accommoder de 600 à 700 personnes tous les midis.

Cuisine de premier choix. Service irréprochable.

Le plus vaste comptoir de lunch de la ville

Tél: Main 4582

INSTITUT MEDICAL

DES

Docteurs DORVAL et MAI O

Spécialistes des

MALADIES VENERIENNES

208 RUE SAINT-LAURENT

Ouvert tous les jours de 10 heures du matin à 9 heures du soir. Le dimanche, de 2 heures à 4 heures.

"LA DECORATION MODERNE"

(R. BELIVEAU, ARTISTE-PEINTRE)

ENGAGEMENT, FREQUES ET DECORATIONS

Importation de photographies d'art, statuettes et grès flammés, accessoires photographiques, tapisseries, etc.

698 RUE SAINT-DENIS.

TEL. EST 5713

H. Beauregard

Entrepreneur général en construction

70, rue St-Jacques, 70

MONTREAL

Téléphone: Main 735

Le Scotch Peter Dawson

Whisky sans égal

C'est un bon vieux scotch distillé à la bonne vieille façon. Liqueur exquise, au goût savoureux, elle fera les délices de tout véritable connaisseur.



DOW'S SALES



Les Bières de la Brasserie "DOW" ont, par leur supériorité, conservé depuis cent années la première position.

Adoucies et mûries dans du bois, elles ne peuvent être surpassées pour leur qualité, leur pureté et leur excellence.

Vous êtes assurés d'obtenir les meilleures Bières en demandant celles de Dow.

En vente par tous les commerçants et dans tous les Bars et Cafés.

THE NATIONAL BREWERIES, Limited A-12

Le consulat français de Montréal reçoit l'ordre de son gouvernement de déposer une plainte au criminel

contre M. Rodolphe Forget devant les tribunaux canadiens

Au moment d'aller sous presse, nous apprenons, de source absolument sûre, que le Procureur de la République, à Paris, a chargé le consulat français de Montréal de déposer une plainte au criminel contre M. Rodolphe Forget, devant les tribunaux canadiens, relativement aux es-

croqueries perpétrées par ce grand voleur aux dépens des Français.

Le consulat de Montréal, cependant, hésite fortement à suivre les instructions reçues à cet égard. La raison en est, comme il en a écrit à son gouvernement, qu'il n'a aucune confiance dans la justice cana-

dienne. Surtout après l'exploit de M. Leet, ces messieurs aiment mieux s'abstenir que de courir au-devant d'un échec certain.

Décidément, nos juges, non moins que nos financiers, sont en train de nous faire

une belle réputation auprès des étrangers.

C'est dès maintenant l'opinion des consulats eux-mêmes: le Canada est un pays non-seulement où il y a beaucoup de voleurs, mais où la justice elle-même pactise avec les voleurs.

A L'OPERA

"Thais", de Massenet

"N'avez-vous donc jamais été jusqu'au fond de tout, c'est-à-dire jusqu'à la douleur?" (Madame de Staël) M. Anatole France ne s'embarrasse pas d'un tel souci et s'arrête paresseusement aux contingences. Sa *Thais*, comme tout son oeuvre, ne cache, sous une forme exquise et troublante, que le mépris le plus hautain et le dédain le plus raffiné de l'homme. La sensibilité de l'auteur, exclusivement artistique, n'est attirée que par le pittoresque de la souffrance, non pour y chercher le sens de la vie, mais pour s'en moquer et s'en distraire. Ce persiflage continu devient quelquefois grimaçant et cesse alors d'être spirituel. La théorie d'une âme perdue par une âme rachetée est d'une naïveté d'enfant de choeur, et, dans son arbitraire, témoigne d'un sectarisme qui n'a rien de superficiel. Cette justice humaine, qui prétend s'opposer à la justice de Dieu, est purement conventionnelle. Au fond, M. Anatole France veut faire croire que le christianisme est une école d'abrutissement, d'imposture, de torture inutile du corps; que le paganisme était la splendeur du beau et du vrai, et qu'on ne contrarie pas en vain la nature.

Fort heureusement pour le musicien, Gallet retrancha du roman ce qu'il avait de trop impie, mais le livret n'en reste pas moins de très mauvaise qualité. Massenet d'ailleurs fut obsédé toute sa vie par le besoin insatiable de courber le moine sous la loi commune de la chair et d'en faire le jouet ordinaire de la courtisane. En vérité je n'ai jamais compris ce libertinage compliqué. L'art ne profite en rien de ces tentatives louches, qui gardent, malgré leur élégance voluptueuse, le caractère malpropre des passions séniles et impuissantes. La partition ne vaut pas grand-chose et les quelques pages émus ne le sont que faiblement. Le sujet aurait pu prêter à un développement bien plus considérable, et l'évolution des pensées de *Thais*, du paganisme vers la foi nouvelle, était digne d'inspirer de grandes idées. Cette crise d'âme était grosse de commentaires subtils et passionnés, et dans cette lutte contre soi-même où toutes les tempêtes de l'orgueil et de la luxure devaient se trouver en révolte contre l'esprit, la musique se sentait chez elle. Il n'en fut rien. L'ouvrage ne monte pas bien haut et se borne presque tout le temps au badinage sentimental. Maîtrise de l'orchestre, virtuosité mélodique, facilité descriptive, tout se retrouve du Maître, mais comme vidé de toute sincérité, ne laissant que le procédé tout seul. Imaginez ce qu'on aurait pu faire de cet Athanaël, de ce pâle anachorète, cachant sous les plis de sa bure toutes les ardeurs et toute la foi d'un apôtre et d'un mystique: de quels accents prophétiques aurait pu retentir cette voix du désert et de la solitude, âpre et douce en même temps, au milieu des rêves avinés de ces philosophes ergoteurs, de ces boucs en rut, comme les appelle *Thais*. Mais pas une fois le compositeur n'a senti son souffle s'élever, et de toute cette déclamation on ne pourrait retenir que la Méditation — et encore! Comme tout le reste, elle est fade et d'une élégance trop mondaine. Les formes expressives sont grêles, menues, formes de poupées mécaniques, d'un sentiment puéril, d'une grâce mièvre. Quels tableaux aimables, quel effacement des couleurs, aquarelles ou pastels même! Au lieu de nous broder dans les teintes fortes, avec toute la vigueur d'une patte, un tableau du grand genre, l'auteur ne nous offre qu'une miniature mesquine et qu'une faible réduction d'un coloris éteint. — *Thais* ne reste, jusqu'à la fin, qu'une statuette mignonne et frêle que rien ne passionne, ni sa beauté, ni les amours, ni même l'amour.

Athanaël est souvent grotesque et stupide, telle sa sainte colère contre la lassitude de *Thais*, et sa pâmoison de fou parce qu'une larme de sang perle au pied de la courtisane. Ce réveil des sens mal domptés offre sur la scène un spectacle pénible et, disons-le, repoussant. Quel imbécile jouet d'illusions sensuelles, et combien ces obsessions sont répugnantes! Même ici, on n'atteint pas à une grande profondeur, et la musique, sans les paroles et la mise en scène, arriverait qu'à peine à émouvoir les sens à fleur de peau. — Rappels à Vénus, cantilènes enroulées des moines, nocturnes et mélancoliques, tout semble une esquisse sans relief, sans méditation et vague: jusque dans la scène de *Thais*, il y a quelque chose de petit

Ces voluptés fluides, cette joliesse p-fide, ces phrases sinuées qui s'enroulent et se déroulent aimablement, ne connaissent pas le chemin de l'âme parce qu'elles n'en viennent pas.

Pour avoir trop courtisé le goût de ses contemporains, Massenet, dans cette oeuvre, semble vieux de plusieurs siècles. D'autres auteurs, bien plus loin de nous par l'âge, en sont tout près par le coeur. Relisez à côté de cela *Tristan et Yseult* et constatez que, dans une oeuvre de génie, la force de vie se maintient toujours intacte et que les héros ne connaissent pas les cheveux blancs.

Dans les sentiers mélancoliques du passé où s'égare notre rêverie rétrospective, au milieu de tant de tombes anonymes où se sont galvanisées d'innombrables vies ardentes, quels sont les noms que le temps n'a pu effacer et qui gardent une fraîcheur éternelle? Malgré la diversité infinie de leurs formes expressives, ceux-là seuls qui méprisant les préjugés et la routine ont enraciné leur art dans la vie profonde, ont ramené tous les gestes de l'homme à leurs raisons humaines, qui dans leurs recherches psychiques n'ont pas craint, comme le pélican du poète, de disséquer leur propre coeur pour le livrer en pâture, qui ayant touché le tuf de l'âme — l'Être — ont pu réunir, comme dans une synthèse, le fond commun de l'homme, quelques-uns allant jusqu'à rêver la réconciliation du monde moderne avec le monde antique, à unir, selon le mot de Goethe, la beauté païenne à la beauté chrétienne. Tous ont considéré leur art comme faisant partie intégrante de l'existence, dont il n'est que la quintessence; tous ont payé de souffrances héroïques l'orgueil de conserver intact leur idéal, de sentir grandir en eux les colères, les fièvres, les joies de l'humanité. Jamais ils ne voulurent poser les dernières conclusions de leur art et croire leurs solutions définitives; jamais ils n'espèrent vaincre les forces obscures du perpétuel *devenir* dont la musique nous offre les tragiques recommencements. Il n'est au pouvoir de personne d'enchaîner la musique pour toujours à sa bonne ou mauvaise fortune. Mais chacun à leur tour ils apportèrent leur parcelle de vérité, et, quoiqu'ils aient l'air de s'opposer par les apparences trompeuses de la forme, à y regarder de plus haut que l'instant où nous vivons, "loin de douter de tout, nous sommes forcés de croire partiellement à tout."

M. Riddez jouait le rôle d'Athanaël, à l'opéra, samedi dernier. J'ai attendu pour le juger de le voir plusieurs fois à la scène et mon impression a peu varié. Son interprétation toujours pleine de vie et de chaleur ne pêche que par un peu d'excès. J'ai cru par exemple qu'Athanaël ne devait céder à l'empire des sens qu'au dernier acte; or nous a donné l'idée dès le premier acte, par des attachements, par des jeux de scène exagérés, que le personnage était déjà gagné à la préresse de l'amour. M. Riddez se spécialise dans les rôles ingrats et j'ajoute que pour rendre Athanaël acceptable, il faut un talent sans limite. L'artiste est très élégant, très mobile d'expression et très adroit à varier les effets.

Je n'ai pas cru devoir assister au concert de samedi dernier, le jugeant, par le programme, digne en tous points du café-chantant. — Après l'*Apprenti-Sorcier* de Dukas, le *Prélude à l'après-midi d'un Faune* de Debussy, *La procession* de Rabaud, *L'Ouverture du Roi d'Ys* et tant d'autres oeuvres représentatives du génie français, l'Italie n'a rien trouvé de mieux à nous faire déguster que l'*Amico Fritz* et *William Ratcliff*. Il y aurait de quoi être plus simple et moins vaniteux. En fait, aujourd'hui, les Italiens n'ont pas un seul symphoniste. Tous leurs compositeurs grouillent dans les bas-fonds et se cantonnent dans l'abject. Imaginez l'effet de tous ces *Intermezzo* aux concerts Lamoureux et Colonne. Il n'y aurait pas assez de sifflets pour conspuer ces machinations grossières, cette musique à l'envers.

Mais à Montréal on en juge différemment et *William Ratcliff* a remporté un gros succès. Venant après Beethoven, il a eu les honneurs du rappel, dit-on.

Vraiment nous n'avons pas l'horreur vigoureuse, et, pour des gens qui hurlent sur tous les tons que nous sommes une race d'élite, nous avons des accommodements terribles avec le ciel. En matière artistique nous suons l'ignorance et l'imbécillité.

ARTHUR LAURENDEAU.

Les prix Montyon

(Du *Cri de Paris*)

Dans le cabinet du sympathique M. Régner, secrétaire de l'Académie française, on aperçoit, comme dans tous les bureaux, des cartons verts. Mais ceux-ci sont d'une noble espèce. Car on lit sur les étiquettes qui les parent: *Eloquence, Littérature, Vertu*. De même, chez les pharmaciens, on lit sur les pots de faïence: *Vaseline, Acide borique, Pommade camphrée*.

Dans les cartons de M. Régner sommeillent les dossiers des lauréats sur lesquels l'illustre compagnie laisse tomber, au mois de novembre, des chrysanthèmes de rhétorique et quelques billets de banque.

Touchante cérémonie où la vertu reçoit sa récompense.

Ce qui ajoute encore au charme de cette séance annuelle des Prix Montyon, c'est la rédaction délicieusement surannée du palmarès.

Le 11 juillet dernier, vers les 8 heures du soir, une automobile, conduite à grande vitesse et ne portant aucune lumière, blessait gravement un homme, sur le chemin de Lachine, entre Strathmore et Dorval.

UNE RECOMPENSE IMMEDIATE DE

\$500

promise à quiconque pourra fournir des renseignements qui permettraient de retracer le propriétaire de la voiture.

S'adresser par lettre, ou personnellement, à

J. F.
rue Saint-Denis, 323.
(Téléphone: Est 1678)

Discrétion absolue.

Librairie Saint-Louis

"On offrira cette année, pour le Jour de l'An, le livre de l'auteur en vogue au lieu des bonbons du grand confiseur."

L'ARTICLE QUI A LANCÉ LA MODE

— Qu'est-ce que je vais bien lui offrir pour le Jour de l'An?

On pourrait compter ceux de nos contemporains qui ne se posent pas en ce moment cette question pénible. Il est vrai que la plupart la résolvent de la façon la plus banale et la plus expéditive: une liste d'adresses, une commande chez le confiseur; en cinq minutes, c'est réglé. Mais, si vous préférez autre chose, ne songez-vous pas que les femmes de vos amis peuvent être aussi éconduites par tant de surceries? Au lieu de marrons glacés, pourquoi, par exemple, ne pas leur offrir un livre? Ce n'est ni plus difficile ni plus coûteux.

— Comment! Un livre comme aux enfants? — Sans doute: Posez-vous en principe que les enfants sont seuls assez sérieux pour aimer la lecture? Poussez-vous le mépris des femmes jusqu'à imaginer qu'elles ne sont capables de goûter que les bonbons?

Dans le choix d'un livre, on peut mettre une intention, un hommage, un souvenir, une jolie pensée. On suppose que la destinataire a de l'esprit, ce qui la dispose aussitôt à vous en prêter.

Et puis, si pour lancer cette mode nouvelle, s'il faut invoquer un argument décisif: ça se fait beaucoup en Angleterre.

(Le Journal, 14 décembre.)

RECUEILS DE POESIE.—Spécial: Anthologie des Poètes Français, 3 magnifiques volumes, reliure cuir souple. Chaque volume se vend séparément \$1.25
POUR ENFANTS.—Grande variété d'Albums d'Images, en couleurs, 25c, 40c, 50c, 75c
Fables de LaFontaine et Fables de Florian en Images. Albums de Peinture. Bibliothèque Rose.

Librairie Saint-Louis

288, rue Ste-Catherine (Est) Montréal.

Pâtisserie Française

JOSEPH KERHULU
176 RUE SAINT-DENIS

Pour Banquets, Euchres, Lunches, Soirées, Réceptions, etc., demandez nos prix.

La Constipation, La Mauvaise Digestion, Les Maux de Tête

sont infailliblement guéris par l'eau purgative

RIGA

Société des Eaux Purgatives "RIGA"
215-Est, rue Notre-Dame



Vous croyez peut-être que la vertu nivelle les conditions sociales et qu'une servante irréprochable est l'égal d'un gentilhomme au grand coeur? Sans doute il en est ainsi au Paradis, mais point à l'Académie française.

On y maintient jalousement les distinctions de castes. Ainsi lorsqu'on y décerne un prix à une servante, on se garde bien de l'appeler mademoiselle: on la désigne tout crûment par son nom de famille suivi des prénoms. Exemples:

— Prix de trois cents francs à Blondet Clémentine, à Boulay Joséphine, à Bourrier Catherine.

Par contre, les personnes qui ne font point partie de la canaille ont droit à plus d'égards. Ainsi, on lit:

— Prix de trois mille francs à la dame de Puymaurin, présidente de l'OEuvre des vieillards délaissés de Toulouse.

— Prix de mille francs à la demoiselle Orcier.

Vous remarquerez qu'on ne dit point à madame, à mademoiselle, mais à la dame, à la demoiselle. C'est beaucoup plus ancienne France.

A la très haute dame Yolande de Cudane, Comtesse de Pimbèche, Orbèche, et coëtera...

Et vive la tradition!



THEATRE DES NOUVEAUTES

TEL. EST 139

Semaine du 30 décembre 1912

M. HARMANT ET SA TROUPE ET DEBUT DE M'LE BARNY DANS

"UN FIL A LA PATTE"

Comédie en 3 actes, par Georges Feydeau

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 30 DECEMBRE 1912

"LA GRANDE MARNIERE"

Drame en 5 actes et 8 tableaux, par Georges Ohnet

MATINEE TOUS LES JOURS

NATIONOSCOPE

Semaine du 30 décembre 1912

"La Mendiante"

Drame en 5 actes, par Bourgeois et Masson

Mme Bella Ouellette dans La Mendiante

M. Julien Daouar dans l'Abbé Evraud

MATINEE TOUS LES JOURS

PLUMES-FONTAINES.—Pour un temps limité, nous offrons au prix uniforme de \$1.25, un choix considérable de Plumes-Fontaines. Modèles se vendant ordinairement depuis \$2.25 à \$5.00. Ces plumes sont en or de 14 carats et nous garantissons qu'elles donneront satisfaction. Sinon elles seront échangeées, ou l'argent sera remboursé. Franco sur réception de \$1.25.

LECOURS & LANCTOT, pharmaciens,

Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal. . .

A. LECOMTE,

521-EST RUE STE CATHERINE (coin Sanguinet)

Succursale: 241-Est rue Ste-Catherine

Les gens de goût, par exemple les lecteurs de l'"Action", trouveront aux magasins de M. Lecomte des chaussures élégantes et confortables, capables de leur donner à tous égards la plus complète satisfaction.

Librairie St-Louis NORBERT FARIBAUT, Propriétaire

Papeterie, fournitures de bureaux, livres, revues, romans, journaux.

288-EST RUE STE-CATHERINE

(près St-Denis)

Tel. Est 2660

Toutes les dernières nouveautés.

Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN - DENTISTE

389 rue Saint-Denis

Téléphone: Est 3616

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

DOCTEUR HENRI LASNIER

La différence?... avec un club ordinaire?... C'est qu'à l'entrée, vous subissez un interrogatoire complet sur vos antécédents héréditaires et personnels, un bon examen médical dont dépend le programme qu'on vous donnera pour votre régime, les exercices, les massages, ou toutes autres applications d'agents physiques jugés nécessaires à votre cas! C'est qu'on y respecte les lois de l'hygiène! On n'y fume pas! On y boit encore moins de l'alcool! On n'y veille pas tard! Fermeture à 10 heures du soir. Un service d'hydrothérapie qui fait suite au gymnase vous immunisera contre les refroidissements possibles.



Arène de la santé

OU

Institut de Physiothérapie

DU

Docteur HENRI LASNIER

550 ST-DENIS.

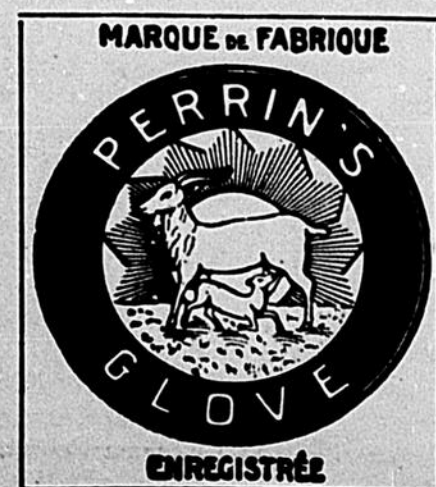
(Téléphone: Est 5969)

POUR LA NEURASTHENIE, L'OBESITE, LA DYSPEPSIE, LE RHUMATISME.

Dans le domaine des industries de luxe

LA FRANCE occupe la première place.

Cette suprématie est reconnue dans le monde entier, la coupe, la façon, l'élégance des GANTS PERRIN dénotent leur origine FRANÇAISE, expliquent leur vogue mondiale.



C'est cette vogue qui a tenté les imitateurs. Protégez-vous contre les imitations en voyant si la marque des véritables Gants Perrin se trouve sur les gants qui vous sont offerts.

GANT PERRIN



DÉPOSÉ
PERRIN'S MAKE